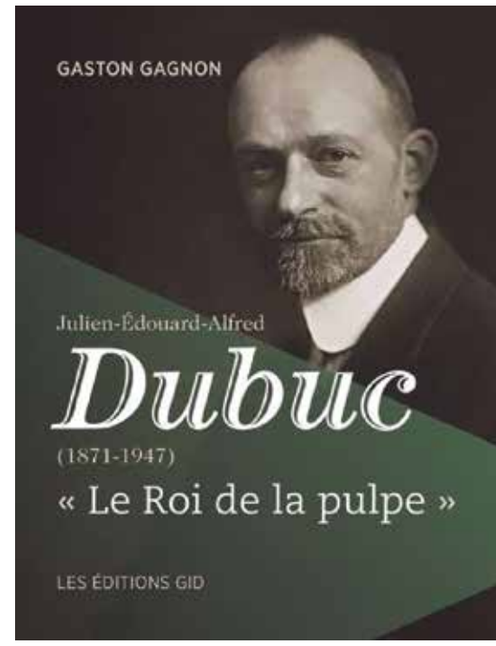
Entrevue

Julien-Édouad-Alfred Dubuc (1879-1947), « Le Roi de la pulpe »

entrevue de Frédéric Morneau-Guérin avec Gaston Gagnon

Aucun Chicoutimien — que dis-je, aucun Saguenéen — ne saurait tout à fait échapper à la trace laissée dans la région par un homme répondant au nom de Julien-Édouard-Alfred Dubuc. Comment le pourrait-il? Le pont Dubuc constitue aujourd'hui encore le seul lien routier enjambant la rivière Saguenay entre Chicoutimi et Chicoutimi-Nord, tandis qu'une rue portant le même nom traverse le secteur du Bassin, où subsistent de nombreux bâtiments patrimoniaux témoignant du passé industriel de la ville. Les plus perspicaces savent également que cet homme d'affaires, industriel et homme politique a laissé son empreinte jusque dans la toponymie de Port-Alfred (et de sa paroisse Saint-Édouard), aujourd'hui intégrée à la ville de Saguenay, et que son nom survit encore dans celui de la circonscription électorale québécoise de Dubuc. Bref, le nom est partout. L'homme, beaucoup moins. Car, fait étonnant lorsqu'on considère le rôle de premier plan qu'il joua dans le développement économique et industriel du Saguenay et, plus largement, du Québec et du Canada, J.-É.-Alfred Dubuc (1871-1947) n'avait, jusqu'à tout récemment, fait l'objet d'aucune biographie véritablement substantielle. Cette étonnante lacune historiographique est désormais comblée — et de fort belle manière — par l'historien public Gaston Gagnon. Ancien chargé de cours à l'Université du Québec à Chicoutimi et conseiller en patrimoine et en muséologie au ministère de la Culture et des Communications du Québec, celui-ci a fait paraître aux Éditions GID une imposante biographie de Dubuc, finement documentée et abondamment illustrée de photographies d'archives, de facsimilés, de cartes et d'extraits de correspondance. C'est autour de ce livre, mais surtout de l'homme considérable qu'il remet en lumière, que nous nous sommes entretenus.



Frédéric Morneau-Guérin : Ce qui ressort assez nettement à la lecture de l'imposant ouvrage de près de 580 pages que vous consacrez à J.-É.-A. Dubuc, c'est l'étonnant décalage entre l'ampleur du rôle qu'il a joué dans le développement économique et industriel du Saguenay, du Québec et du Canada, et la place relativement modeste qu'il occupe dans notre mémoire collective.

De son vivant, Dubuc était certes une véritable célébrité dans sa région d'adoption, mais il semble avoir été, à bien des égards, davantage connu et reconnu dans les milieux bancaires, financiers et industriels nord-américains, britanniques et européens qu'il ne l'était au Québec à l'extérieur du Saguenay.

Le contraste est d'autant plus frappant que Chicoutimi et, plus largement, le Saguenay industriel de l'époque étaient eux-mêmes bien connus de ces milieux d'affaires étrangers qui suivaient de près le développement d'entreprises dont la production et les activités s'inscrivaient dans des réseaux internationaux.

Dubuc entretenait lui-même de nombreux contacts dans ces cercles, alors qu'au pays son nom est demeuré, hors de sa région, beaucoup plus discret que ne le laisserait attendre l'importance de son œuvre économique et industrielle. Il aura d'ailleurs fallu attendre 2023 pour que le ministère de la Culture et des Communications du Québec le désigne officiellement comme personnage historique.

Pourriez-vous, dans ce contexte, nous brosser en quelque sorte deux portraits de cet homme ? D'abord celui de la figure publique : de ce jeune homme que, si vous me permettez de paraphraser ici votre propos, la banque a préparé à l'industrie en lui faisant faire l'apprentissage de la gestion et de la finance, puis que la banque et l'industrie ont à leur tour prédisposé à la vie politique, en mettant à profit ses qualités de financier, de leader et d'entrepreneur. Ensuite celui de l'homme derrière cette figure publique : de cet homme dans sa dimension plus personnelle, avec son tempérament, ses principaux traits de caractère, ses ambitions, ses convictions, ce qui le poussait à entreprendre et, plus simplement peut-être, ce qui l'animait et le faisait vibrer ?

Gaston Gagnon : L'un n'étant pas sans l'autre, mais voici pour la première question : tout homme d'action n'écrit pas pour la simple raison qu'il n'a pas le temps et que ça ne l'intéresse pas. Les autres le font pour lui, et c'est alors que l'homme public apparaît.

L'homme qu'on admire, que ses proches admirent par ce qu'il fait : suivre son parcours, c'est essentiellement voir en lui un homme de projet, un entrepreneur dans le vrai sens du terme. Pour bien le comprendre, un livre m'a beaucoup aidé *Le bourgeois* de Werner Sombart. Celui-ci met à la base de l'étude de la vie économique et sociale ce qu'il appelle la « psychologie historique ». Tout Dubuc est dans ce livre, la philosophie thomiste qui imprègne sa vie puis l'homme dont la vie est constituée d'une suite continue de projets, parce qu'il faut qu'il soit toujours en avant des autres. C'est ainsi que j'ai pu examiner son apport, et le définir aussi comme individu, d'où ma référence à Paul Ricoeur, « le Qui de l'action » définit l'homme. Dans cette perspective, toute personne qui le côtoyait pouvait constater qu'il avait une sorte d'aura qui tenait de son éducation, de son goût du dépassement de soi et de sa bienveillance envers les autres. Sa force intérieure qu'il tenait de la religion, de la pratique de la religion en lien avec son époque, l'amenait à ne jamais craindre les obstacles de la vie. Or, ils parsèment sa vie professionnelle et personnelle comme on le sait. Donc, en résumé, pour ce portrait public, l'homme impressionnait, on aimait le côtoyer, il avait une amabilité, un côté charmant qui plaisait, en même temps qu'un côté « grand seigneur » (dixit son grand et seul ami Mgr Eugène Lapointe) que commandait son statut d'industriel à travers les grands de son monde, en plus d'un côté rêveur puisque, pour lui, ce qui le portait c'était de prendre une idée, un rêve et de le réaliser. C'est ce qu'il a fait au Saguenay en prenant une région de colonisation en la faisait passer à une société industrielle et urbaine. Je n'ai pas de comparable de ce point de vue ici en région, et comme ce qui est signifiant persiste, la région bénéficie encore aujourd'hui de ses réalisations, ce qui exceptionnel.

Pour l'homme privé, un mot me vient : la discrétion, puis l'amour qu'il a pour sa compagne de vie, Anne-Marie Palardy, ainsi que ses enfants, ses filles surtout. Tandis qu'il est entouré de gens toute sa vie, l'un de ses plaisirs, à part le goût des beaux livres, il va le chercher dans la nature, dans la forêt, il s'y sent à l'aise – ce qui peut surprendre – en faisant ressortir les bienfaits de la solitude, et c'est sans doute là qu'il va chercher avec la prière, oui la prière, sa source d'inspiration pour entreprendre.

suite à la page 36

Entrevue

Julien-Édouad-Alfred Dubuc

suite de la page 35

FMG : Vos pages laissent entrevoir chez Dubuc un rapport au territoire qui dépasse de beaucoup la simple considération économique. Ses proches ont témoigné de l'attachement profond, presque sentimental, qu'il avait développé pour le Saguenay, sa région d'adoption. Or cet attachement se manifeste à une époque charnière dans notre rapport à l'espace géographique : on ne se contente plus, comme autrefois, de composer avec les contraintes imposées par le territoire ; on acquiert progressivement les moyens techniques, industriels et financiers de le façonner. On canalise des cours d'eau, on harnache les rivières, on élève des barrages, on inonde de vastes étendues – parfois avec les hameaux qui s'y trouvent – afin de mettre la puissance hydraulique du territoire au service de l'industrie et du développement.

Comment faut-il comprendre, chez Dubuc, la coexistence de cet attachement affectif au Saguenay et de cette volonté très moderne d'en transformer profondément la géographie ? Voyait-il la nature d'abord comme un patrimoine auquel on appartient, comme un ensemble de ressources qu'il fallait mettre en valeur, ou ces deux conceptions se confondaient-elles chez lui ? Plus largement, son parcours ne témoigne-t-il pas d'un moment particulier de notre histoire où prendre possession du territoire, le connaître, l'aménager et en maîtriser les forces pouvait précisément apparaître comme une manière de s'y enraciner et de contribuer à l'essor de la région ? Et jusqu'à quel point cette volonté de façonner le Saguenay participe-t-elle de la relation très personnelle que Dubuc semble avoir entretenue avec cette terre qu'il avait faite sienne ?

GG : Vous touchez avec cette question un aspect très particulier de son parcours professionnel. C'est Dubuc l'homme de vision qui apparaît à travers vos questions. Ce n'est pas la vision qu'ont eue William Price et ses descendants, soit de prendre et de monopoliser les ressources naturelles du Saguenay au bénéfice de leur seule compagnie et de leurs actionnaires, mais, au contraire, chez Dubuc c'est une vision territoriale qui se fait voir. Pourquoi cette vision ? Réponse simple : parce que tout est à faire, à construire, et surtout comment vouloir développer une industrie comme la pulpe et dans un milieu où aucune voie ferrée ne mène vers un port de mer puisque, celui-ci aussi, n'existe pas, le défi est immense. Et le côté extraordinaire de la vie de Dubuc, c'est que toute cette infrastructure que la grande industrie a besoin, il ne l'attend pas du ou des gouvernements, n'en rêve pas non plus, il la fait. Ce n'est pas un rêve de grandeur, de l'utopie, une utopie saguenéenne comme l'a proposé le professeur Gérard Bouchard, c'est bien autre chose, c'est de l'économie, du développement économique. Et ce qu'il lui a été possible de faire, c'est grâce à son extraordinaire réseau de contacts de part et d'autre de l'Atlantique. C'est pourquoi pour moi, il est l'un de nos très grands industriels. Il est entouré, il a des contacts avec les papetiers bien sûr puisque la pulpe de Chicoutimi, de Val-Jalbert, de Chandler et de Port-Alfred a servi à faire des journaux à Londres, à Paris ou à New York, mais il a des contacts aussi avec des manufacturiers, des ingénieurs qui sont à la fine pointe de la technologie. Et pour faire bien, pour mettre le Saguenay, la Gaspésie en avant, il prend les meilleurs, il recherche les meilleurs, d'où ses voyages multiples et incessants à l'étranger. La région est ainsi pour lui dans sa vision un gigantesque territoire à développer grâce à ses ressources au bénéfice du milieu, bien sûr, mais dans une idée aussi d'être au premier rang de l'industrie non pas seulement au Québec, au Canada, mais dans le monde. S'il y a un aspect utopique, bien que réussi, c'est cet aspect-là puisqu'il n'a pas d'argent, pas de soutien des grandes banques et encore moins du gouvernement, du premier ministre Taschereau en particulier. C'est pourquoi ce qu'il a accompli est exceptionnel, car, s'il avait reçu cet appui, il serait allé encore plus loin, Chicoutimi aurait eu une papeterie, la population se serait accrue d'autant, une université aurait même être implantée comme desserte de l'Université Laval et je m'arrête là tant sa vision était grande pour le Saguenay puisque la grandeur du territoire était une source de projet pour lui avec un souci d'amener une qualité de vie, une beauté dans son décor bâti et des constructions faites pour durer et servir comme il l'a fait pour ses moulins, dont la structure est encore intacte aujourd'hui comme on peut l'observer.

FMG : Un autre aspect de Dubuc qui frappe à la lecture de votre ouvrage est l'idéalisme, voire l'optimisme, qui accompagne chez lui l'entreprise industrielle. Il ne paraît jamais concevoir l'industrie comme une simple mécanique de production et d'accumulation. Il encourage la formation du premier syndicat catholique en Amérique du Nord, appuie la loi du repos dominical et, dans les communautés industrielles auxquelles il est associé – pensons notamment à Val-Jalbert –, se montre soucieux d'offrir aux familles ouvrières un confort résolument moderne pour l'époque : aqueduc, électricité, égouts, cabinets d'aisances, logements suffisamment vastes pour assurer un nombre convenable de chambres à coucher.

Sans vouloir pousser trop loin le rapprochement, cette conviction qu'un entrepreneur peut contribuer à améliorer non seulement la production, mais aussi les conditions d'existence de ceux qui travaillent pour lui évoque par certains aspects Robert Owen et l'expérience de New Lanark. Mais qu'est-ce qui, au fond, constitue chez Dubuc le principal ressort de cette manière de concevoir l'entreprise ? Faut-il y voir avant tout une confiance très forte dans le progrès et dans la capacité de la modernisation à améliorer la condition humaine ? Une valorisation de l'esprit d'entreprise et de ce qu'il peut avoir d'émancipateur, pour les individus comme pour les collectivités ? Ou faut-il plutôt y reconnaître une ambition plus nettement nationale : celle de voir les Canadiens français se doter eux-mêmes des instruments économiques, industriels et financiers nécessaires à leur essor, à leur autonomie et à leur affirmation collective ? Ces dimensions sont-elles, chez lui, distinctes, hiérarchisées, ou profondément imbriquées ?

GG : Ces dimensions sont intrinsèques à lui, mais elles étaient partagées au sein même de la Compagnie de pulpe de Chicoutimi, par les membres de son conseil d'administration puisqu'il faut penser, savoir qu'il est un directeur général, le directeur général de la CPC (oui, entre autres…). Et on entre là dans un aspect de l'histoire québécoise qui a été peu développé, ou même pas du tout développé à mon avis, et que cette biographie sur Dubuc fait voir, je crois. C'est l'esprit de modernité et d'innovation que lui et son entourage immédiat, comme les Némèse Garneau, le docteur J.-Alphonse Couture ou le protonotaire François-Xavier Gosselin, tous des gens de la ville de Québec et de Lévis, avaient en tête en soutenant Dubuc. D'où, oui, l'ambition nationale était présente et inhérente au projet de Chicoutimi. Elle animait l'action de Dubuc. L'origine et le développement de la CPC étaient vus comme « une œuvre catholique et canadienne-française » comme je l'ai écrit et reproduit à travers les archives de l'époque, dont surtout les écrits de Mgr Eugène Lapointe. Car, au fond, c'est ce personnage trop méconnu, qui est l'inspirateur de la pensée de Dubuc. Mgr Lapointe a vu la misère des gens des Price à Chicoutimi et en était révolté comme le maire Joseph-Dominique Guay de Chicoutimi en 1895 l'a été. L'oppression, et je crois que le mot est juste en voyant les archives du temps, a suscité ce retournement de l'histoire, même si les descendants des Price ont repris le dessus sur Dubuc, d'où l'idée d'une parenthèse historique que j'ai associée à l'œuvre de Dubuc (p. 430 notamment et voir en plus *Au Royaume du Saguenay et du Lac Saint-Jean* paru en 2013 chez les Éd. Gid). En d'autres termes, toujours dans cette idée d'une œuvre nationale, on voulait cesser de penser et de faire des Canadiens français des porteurs d'eau et Dubuc, en cela, a voulu donner confiance aux siens, améliorer leurs conditions de vie matérielles comme à Val-Jalbert et Port-Alfred, à faire avancer ses meilleurs ouvriers dans l'industrie, en plus de leur donner le goût de diriger en favorisant toujours l'emploi de la langue française, du bon parler canadien-français. À cet égard, il est tout à fait d'actualité, dans l'actualité, y compris ses liens d'affaires qu'il entretenait avec les Américains en favorisant leurs investissements dans ses entreprises et en étant aussi reconnu par eux.

suite à la page 37

Entrevue

Julien-Édouad-Alfred Dubuc

suite de la page 36

FMG : Incidemment, J.-É.-A. Dubuc a joué un rôle indirect dans la genèse de deux des œuvres les plus marquantes de la littérature canadienne-française du XX^e^ siècle, deux œuvres qui, chacune à sa manière, ont aussi été investies d'une forte portée identitaire et nationale : *Maria Chapdelaine*, écrit en 1912-1913 par l'écrivain français Louis Hémon et devenu le roman canadien-français le plus célèbre de son époque, puis *Menaud, maître-draveur* de Félix-Antoine Savard, paru en 1937 et qui lui fait, à plusieurs égards, écho.

Quel lien unissait d'abord Dubuc à chacun de ces deux auteurs et quel rôle, même indirect, a-t-il pu jouer dans les circonstances qui ont conduit à la naissance de ces deux œuvres ? Et, au-delà de ces rapprochements biographiques, jusqu'à quel point, selon vous, Dubuc partageait-il les conceptions de la nation, de l'enracinement, du territoire et de l'identité collective qui imprègnent, avec des nuances propres à chacune, ces deux œuvres majeures ? Plus précisément, quelle place accordait-il à cette idée de survivance du Canada français qui associait étroitement la préservation de la langue française, la continuité culturelle et l'attachement à la foi catholique ? Peut-on parler chez lui d'une véritable adhésion à cette conception de l'identité nationale, ou entrevoyait-il plutôt la pérennité du Canada français à travers une combinaison de fidélité linguistique, culturelle et religieuse, d'affirmation économique, d'industrialisation et de prise en main collective – une dimension qui prend évidemment un relief particulier lorsqu'on songe à la rivalité qui l'opposa, sur le terrain industriel, à la puissante Price Brothers and Company ?

GG : Disons que c'est peut-être un fait particulier de l'œuvre de Dubuc que celle-ci se retrouve comme en fond de scène de notre littérature nationale. Pour Louis Hémon, qui a travaillé pour Dubuc comme chaîneur dans son vaste de projet du chemin de fer du Lac-Saint-Jean, c'est une interrogation pour moi constante – et que j'ai souvent posé aux spécialistes d'Hémon –, concernant l'origine et la provenance de cette idée qu'il a mise dans *Maria*, soit : « Autour de nous des étrangers sont venus… », idée reprise par Mgr Savard. Leur écrit renvoie à l'idée de survivance, mais je ne suis pas convaincu que Dubuc l'ait partagée. Il y a plus chez lui l'idée de prendre sa place dans l'économie, dans le monde, dans la Confédération canadienne, même s'il est pleinement conscient que les Canadiens français seront toujours minoritaires à l'instar de son ami Henri Bourassa du *Devoir*. Pensait-il comme son évêque, Mgr Michel-Thomas Labrecque, que les Canadiens français pouvaient sortir de la Confédération si celle-ci ne leur convenait plus, je l'ignore, bien que cette question ait dû le tenailler lors de ses longues discussions avec son ami Mgr Lapointe.

FMG : Rien, au départ, ne semblait véritablement destiner Dubuc à une longue carrière politique. Il siégera pourtant pendant près de vingt ans comme député fédéral de la circonscription de Chicoutimi (1925-1945) et pendant un mandat comme maire de Chicoutimi (1932-1936), et l'on a parfois l'impression, à vous lire, que la politique devient chez lui moins une nouvelle vocation qu'un autre moyen de poursuivre ce qui l'animait déjà comme homme d'affaires et industriel : travailler à l'essor de sa région et, plus largement, à celui des Canadiens français. Sa loyauté envers les siens – et tout particulièrement envers les Saguenéens – paraît à cet égard remarquable. Il intervient sans relâche pour défendre les intérêts de la région, favoriser son développement industriel et lui procurer les infrastructures et les grands investissements susceptibles d'assurer son avenir ; qu'il s'agisse de la mise en valeur du potentiel hydroélectrique, de l'implantation de l'industrie de l'aluminium ou encore du développement de Bagotville, on retrouve cette même volonté de faire du Saguenay un grand foyer industriel et d'offrir à sa population les moyens de participer pleinement à la modernisation économique du Québec.

Quels furent, selon vous, les principaux accomplissements de Dubuc comme homme politique, et jusqu'à quel point peut-on lire ses quelque vingt années de vie parlementaire comme le prolongement de son œuvre d'entrepreneur ? Mais son héritage ne comporte-t-il pas aussi une certaine ironie historique ? En contribuant avec tant d'énergie à attirer les grandes industries, à exploiter la puissance hydroélectrique de la région et à inscrire le Saguenay dans les grands circuits industriels nord-américains, Dubuc participe à l'avènement d'une prospérité considérable ; or ce modèle finira également par reposer largement sur quelques grandes entreprises et quelques secteurs dominants, au risque de reléguer progressivement au second plan l'esprit entrepreneurial local et de laisser l'économie régionale insuffisamment diversifiée. Y a-t-il là, à vos yeux, une tension dans l'héritage même de Dubuc : la réussite spectaculaire d'un projet d'industrialisation qui, à plus long terme, a peut-être contribué à créer certaines des dépendances économiques dont la région chercherait ensuite à s'affranchir ?

GG : Vous résumez là toute la vie de Dubuc. C'est qu'il y a une coupure historique dans l'avancement du fait canadien-français, celle dont vous parlez, et il faudra attendre la Révolution tranquille avant qu'un nouvel élan se manifeste valorisant le progrès du Québec et là on passe des Canadiens français aux Québécois. Oui, toute la grande industrie de l'aluminium a bénéficié de l'action de Dubuc, de son chemin de fer, de son port de mer, de ses ouvriers syndiqués. Price, elle, de ses forêts ou de son pouvoir d'eau du lac Kénogami (avec le scandale qui y est associé et qui explique la fermeture des moulins de Chicoutimi). Et pour moi c'est ironique, c'est un fait d'histoire, parce que brutal, la raison renvoyant à cette idée que Dubuc a toujours voulu combattre : les Canadiens français ne sont pas condamnés à être des seconds, ayons confiance en nous, avançons et prenons notre place là où nous devons être. C'est pourquoi il a été le bienfaiteur de plusieurs étudiants du cour classique du Séminaire de Chicoutimi et de l'institution elle-même, et pour quelqu'un qui a suivi un cours commercial de septième année et qui a constamment remédié à sa faiblesse des grandes études par la lecture et les voyages, par la culture en soi, sa vie est une illustration d'un dépassement possible, le tout sans chercher pour lui-même une quelconque reconnaissance comme une position de ministre par exemple ou de sénateur. Pourtant à lire les télégrammes, les lettres ou les journaux au lendemain de son décès, on perçoit de l'admiration sur l'œuvre accomplie parce qu'inusité, inédite, qui a constitué le fondement du devoir de mémoire à son endroit et qui a abouti au livre dont vous avez merveilleusement saisi le sens et l'essence. ❖

2026
Campagne de financement
de L'Action nationale

sous la présidence de Pierre-Luc Brillant

action-nationale.qc.ca

